

De vivre auprès des belles dames dont elles ornent la beauté, elles seraient trop humiliées, si leur tenue à elles-mêmes semblait pauvre et qu'elle fût disparate. Un certain sens fin fait qu'elles ne peuvent pas vivre au milieu de toutes ces élégances sans en ressentir un peu la contagion; il faut quelque harmonie. Et il semble qu'elles dépareraient les jolies toilettes qu'elles vendent, si la leur était seulement négligée. D'ailleurs, elles ne sont pas à plaindre. Auprès des ouvrières, elles sont riches.

LE LUXE DES SALONS

Les vendeuses mènent les clientes dans le grand salon d'essayage.

Autant de maisons, autant d'aspects différents. L'un veut garder l'aspect d'une maison de commerce, et la sévérité de ses magasins donne une idée plus haute de leur importance. Pas d'inutiles décors. Du chêne et des parquets cirés. Et tout autour des salles, les austères "bustes" gainés de satinette noire portent des centaines et des centaines de toilettes. Un grand mouvement de gens affairés. Tout le travail de la machine paraît, étonne et impose.

Ailleurs, on a mis au contraire de la coquetterie à dissimuler le travail, les coulisses, la laborieuse manufacture d'élégances. Entrez chez un grand couturier de la place Vendôme. Un vieil hôtel, haut, calme et silencieux, et comme enveloppé encore dans sa majesté aristocratique. Quelquefois un hôtel historique, où le souvenir du grand homme qui l'habita ne semble pas profané. On monte seule les escaliers de marbre, et les tapis prennent soin de vous épargner jusqu'au bruit de vos pas. Il y a mille personnes dont vous ne voyez aucune. Vous vous croyez toujours seule. On vous introduit dans un grand salon vide.

Les murs et les tapis sont gris pâle ou blancs, la couleur à la fois la plus neutre et la plus lumineuse, qui fait valoir la toilette en même temps qu'elle ne la contrarie d'aucun reflet. Et dans ce grand salon blanc, en plein mois de janvier, d'immenses massifs de lilas poussent leurs corbeilles fleuries jusqu'au plafond, soutenues par de larges corbeilles d'azalées roses.

L'IRONIE DE LA CONDITION DE MANNEQUIN

Voici vendeuses et clientes dans le salon d'essayage. L'une voudrait voir des robes de dîner, l'autre des robes de bal. "On va, disent les vendeuses, vous montrer la série." Les clientes s'assoient et forment autour de la pièce un assez vaste cercle. Leurs vendeuses sont debout auprès d'elles. On attend quelque chose. Les acheteuses disent les projets qu'elles ont formés. L'une voudrait du bleu-pastel. Les vendeuses suggèrent des plans nouveaux. Celle-ci propose un point de Luxeul. On réfléchit, on compare. Enfin le mannequin paraît.

Lentement, toute droite et toute bombée, une belle fille s'avance d'un pas concerté. Elle passe devant chaque cliente, tourne, se montre de trois quarts, de profil, de dos, d'un mouvement onduleux, s'éloigne et revient, et s'en va, portant haut sa tête de poupée.

Elle est allée passer un autre costume. Elle reparait, et défile de nouveau avec une superbe assurance. Elle passe parfois triomphalement devant la laideur riche. La nature s'amuse à former avec un sang piébéien cette beauté que l'on dit aristocratique. L'auteur du Mannequin d'osier n'a-t-il pas été jusqu'à penser que l'idée qu'on avait à l'heure actuelle de "ce qu'on appelle le type aristocratique, avait subi l'influence récente, mais très active, des mannequins des grands couturiers,

belles filles longues, portant bien la toilette", vraiment dignes de fonder l'idée d'une beauté royale.

LE FOURREAU ET LA BOITE A MANNEQUINS

Mais quand la splendide créature a fini de passer et de tourner, elle rentre dans la "boîte à mannequins", qui est la chambre où elle s'habille et se déshabille. Quand elle n'essaisait pas, elle se tient là et, déçue de toute sa splendeur, elle reste "en fourreau". Le fourreau est une longue et étroite robe de soie noire, que le mannequin ne doit pas quitter, et sur laquelle il passe les robes qu'il doit exhiber. Le fourreau préserve les toilettes du contact. C'est la tenue de coulisses de la marionnette.

Il est des maisons où le jeu d'illusions, qu'est la vie du mannequin, est plus achevé. Là le fourreau laisse nus les bras et les épaules. Ainsi, quand elles essaient une robe de dîner ou de bal, elles se trouvent décollées. Dans les salons garnis de plantes fleuries, elles donnent la vision d'un groupe de femmes du monde, très jolies et très élégantes, dans l'oisiveté d'une soirée.

Cette illusion, dans quelle mesure la partagent-elles? Mais une petite étiquette narquoise se balance au corsage. Mais, au bout de cinq minutes, elles enlèvent d'office la toilette de bal. Elles ne porteront jamais les étoffes qu'elles ont parées de leur beauté pour les aider à séduire celles qui s'en vêtiront pour de bon. Les voilà de nouveau en fourreau, comme des petits guignols au repos. Puis vient l'heure de la sortie, la magie cesse, et elles ne sont plus que de petites ouvrières, qui trottaient pour regagner le logis.

Au delà des grands salons, dans les salons particuliers d'essayage, paraît la troisième catégorie des employées, bien plus modestes celles-ci et travaillant de leurs doigts. Ce ne sont plus des demoiselles, comme la vendeuse et le mannequin, pour qui la beauté ou l'élégance, ou du moins la grâce, est une fonction. Celles-ci sont les vraies ouvrières, celles qui cousent, penchées tout le jour. La robe couverte de bouts de fil, des épingles piquées au corsage, elles attendent la cliente, et portent sur le bras la jupe à essayer.

Les belles dames qui se font faire des robes, vendeuses et mannequins, n'ont que des sourires, clairs comme le projet d'une jolie toilette. Mais il faut en venir à l'exécution, et c'est l'ouvrière qui reçoit toutes les rebuffades. On arrive pressée, et vite, vite on essaie. La jupe ne va pas. Mais elle me grossit! Mais je ne veux plus qu'un volant! Et l'ouvrière résignée pique des épingles avec des paroles obligées.

Quand elle a rangé les froitures qu'elle agence pour de plus heureuses, elle a gagné quatre francs, cinq au plus. Encore n'a-t-elle que six mois de travail plein. Pendant les six autres mois, elle chôme ou à peu près; si bien que son gain moyen tombe à deux francs cinquante.

Vous la voyez partout s'en aller joliment vêtue. Il lui reste un peu de l'élégance qu'elle a dépensée pour d'autres. Mais que cette pauvre petite élégance, qui est surtout faite de grâce naturelle, est lourde quand elle pèse sur son budget, qui n'est pas gros. Que de privations représente cette jupe dernier cri consue à la veillée ou par quelque amie couturière! Que d'épargnes pour acheter ce corsage en solde dans un magasin d'occasions!

On a déjeuné d'un morceau de pain et de deux sous de charcuterie; on a diné d'un oeuf et d'un demi-litre de bouillon. On a choisi la chambre la plus petite et la plus étroite, tout en haut, sous les toits, pour la payer moins cher. On ne fait pas feu; on se couche pour ne pas bruler de lumière et on savonne son linge sur un petit coin de table pour éviter les frais de blanchissage.